

ENTHOUSIASME REFROIDI



Le nouveau papa (effleurant son bébé) — Ils disent tous qu'il me ressemble.

Le passant. — Oni, c'est vrai ; mais vous ne devriez pas le jeter à l'eau pour cela.

mes, ne connaissant d'ailleurs tout cela que par oui-dire, mais voulant déjà, de toute sa volonté d'enfant, revoir les restes du château, et se promettant de monter d'abord au donjon dans lequel était la chambre au rouet, où Iseult assurait qu'on était si bien.

Il la vit la chambre au rouet, mais il n'y entra que pour mourir.

Il avait dix-huit ans. Sa mère était morte depuis longtemps, et Iseult, en le serrant dans ses bras, lui avait dit : " Pars, il est temps."

Un chef breton, ancien ami de son père, l'avait pris sous ses ordres.

" En avant Montfort ! "

Tel était le cri de ralliement.

Quand il monta pour la première fois à l'assaut, il s'agissait de s'emparer d'un donjon qui, par sa situation dans le pays, assurerait une position avantageuse.

" Ou je me trompe fort, dit près de Jehan un vieux Breton, ou je me trompe fort, ou nous sommes sur l'emplacement de l'ancien château de Coëtduc."

Comment, c'était là tout ce que la guerre avait laissé du château de son père : un donjon ! en core était-il occupé par l'ennemi.

Ah ! cette pensée redoubla le courage de Jehan, décupla ses forces. Il ne s'agissait plus seulement de crier : " En avant Montfort ! " mais : " En avant Coëtduc ! " Il entrerait le premier dans le donjon ou il succomberait.

Les assiégés se défendirent avec rage ; mais ils étaient peu nombreux, ils fléchirent sous le nombre des assiégeants, et Jehan entra dans le donjon.

" On monte un étage, on ouvre à droite une porte, et on se trouve dans la chambre au rouet," lui avait dit souvent Iseult.

Il monta. Sur chaque marche, il y avait un cadavre ; il les escaladait et passait en frissonnant.

La porte du premier était ouverte, mais les horreurs de la guerre avaient transformé en champ de bataille la chambre dans laquelle râlaient des malheureux blessés ; l'un d'eux se souleva et, reconnaissant Jehan pour un ennemi, eut la force de lever son sabre et d'en frapper le jeune homme, qui chancela et tomba mortellement blessé.

Les dernières minutes de l'existence sont parfois d'une étrange lucidité. Le sang coulait lentement de la blessure de Jehan, et ce sang emportait la vie, Jehan allait mourir, et en un instant il revit son enfance ; il se rappela la promesse faite à sa mère d'embrasser la cause de son père, la promesse qu'il s'était faite à lui-même de revoir la chambre du rouet ; il les avait tenues toutes les deux, et elles lui coûtaient la vie.

Iseult aussi devait rentrer dans la chambre au rouet : mais bien des années plus tard, quand le pays, serait pacifié, et qu'elle serait rentrée dans l'héritage de ses ancêtres. En mémoire de son père, elle fit reconstruire le château, mais on ne toucha pas au donjon, et la chambre au rouet lui

devint un sanctuaire. Elle s'y retirait pour penser, pour prier et pour pleurer. A cette fenêtre où sa mère avait si souvent rêvé, elle s'accoudait aussi ; cherchant peut-être dans le ciel ce coin bleu que nous voulons toujours apercevoir à l'horizon des vies les plus désolées.

A. VERLEY.

MARENGO

L'histoire a de justes retours ; la postérité a rendu au cheval du vaincu de Waterloo, des hommages posthumes qu'elle n'a pas encore accordés au cheval du vainqueur. Tandis que les restes de Copenhague reposent oubliés dans le parc de Scathfieldsays, les ossements de Marengo sont devenus des reliques. Les gardiens chargés de veiller sur ce précieux dépôt, font voir avec orgueil son squelette aux étrangers qui visitent les galeries du *Royal Service Institution*. Chaque soir après leur repas, les officiers de garde au palais de St-James sont invités à prendre une prise dans une tabatière creusée dans un sabot de cheval. Sur le couvercle d'argent est gravée l'inscription suivante :

Ceci est le pied de Marengo, cheval barbe, quo

NEZ INDISCRET



Lili. — Cette marque, est-ce de naissance ?

L'oncle. — Quelle marque ?

Lili. — Cette tomate sur votre nez.

Napoléon a monté dans les batailles de Marengo, Austerlitz, Téma, Wagram ; pendant la campagne de Russie et enfin à Waterloo.

Des érudits ont constaté les prodigieux ébats de services de ce cheval unique dans l'histoire.

Le capitaine Holden, dans l'*United Service Magazine*, fait remarquer que selon le témoignage du général Vandamme, l'empereur montait à Austerlitz, un cheval arabe gris de fer, qui dans la suite porta le nom de cette victoire.

D'autre part, au dire du duc de Rovigo, Napoléon s'est avancé à Wagram au plus fort du danger devant le front des troupes, sur un cheval blanc comme neige, et qui lui avait été donné par la Sophi de Perse ; il s'appelait Euphrate.

Enfin à Tvenach, ville du Mecklembourg Schmerin, on fait voir le squelette de Marie " une jument grise que Napoléon montait à Waterloo."

Faut-il donc admettre que Marengo aurait confisqué à lui seul la gloire de tous ses camarades d'écurie ?

Il ne faut pas perdre de vue que Napoléon a paru sur soixante champs de bataille et n'a pas eu moins de dix-neuf chevaux tués sous lui.

D'autre part, Ali, Joffa, Austerlitz, Marengo

ces merveilleux spécimens de la race barbe qui avaient été pris aux Mamelucks à Aboukir, devaient être fort âgés pendant les campagnes de la deuxième moitié de l'Empire.

On s'explique par conséquent sans peine que Napoléon ait été obligé de changer plusieurs fois de cheval dans la même journée, soit pour remplacer une monture morte, soit pour reposer un animal trop fatigué.

A Wagram, par exemple, il est resté en selle quatorze heures de suite, et des témoignages indiscutables prouvent qu'il a monté Euphrate et Ali : pourquoi Marengo n'avait-il pas paru à son tour sur ce champ de bataille, où la victoire fut si lente à se fixer ?

THÉÂTRE ROYAL.

" STILL ALARM "

Au Théâtre Royal, le drame de M. Joseph Arthur, " Still Alarm," a été représenté avec succès. Les scènes sont très fortes de réalisme et d'effet.

La pièce appartient au genre populaire. Les situations dramatiques, pour être saisissantes, ne sont pas trop chargées. C'est la peinture d'événements journaliers dans les grandes villes. La bravoure, l'habileté et la discipline des brigades de pompiers sont mises en relief et le héros du drame " Jack Hanley," rôle tenu par M. Edwin Mayo est un excellent acteur dont le jeu et l'interprétation sont remarquables de vérité et d'intelligence.

La troupe est d'ailleurs fort bien organisée ; Melle Frances Graham Mayo s'est particulièrement signalée. On peut encore citer Melle Lottie Hyde, Mme Lester et MM. Willard, Riggs, Beverley, Newborough.

La mise en scène est de grand effet. Le spectacle de superbes chevaux dressés, la course des pompiers à la sonnerie d'alarme, la précision des mouvements et la promptitude d'exécution des exercices ont été admirés et applaudis.

Semaine prochaine : W. S. Woods.

QUEEN'S THEATRE

LILIAN LEWIS DANS CLÉOPATRE

Lilian Lewis est réellement une bonne actrice, qui comprend bien son rôle et le joue d'une manière parfaite. Aussi les applaudissements ne lui font-ils pas défaut. M. Humphroy dans le rôle d'Antoine est vraiment à la hauteur de la situation.

Parlons de la mise en scène qui a beaucoup de valeur. Elle est soignée. Le corps de ballet est peu nombreux, mais beaucoup employé.

Les tableaux vivants sont vraiment merveilleux.

La semaine prochaine, on jouera : " The Nominee." C'est une comédie de haut ton, qui fait rire son auditoire du commencement à la fin.

ERREUR DANS LES TERMES



Jack. — Pourquoi n'as-tu pas une frise autour de ton appartement ?

Parvenu. — Une frise ! Me prends-tu pour un barbier